

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois 12 f.
Six mois 23
Un an 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Beghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Économiste ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Montagne.

Le JOURNAL DE ROUBAIX reparaitra mercredi dans le format ordinaire.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix.

Paris, dimanche 27 février.

Il était utile que les travaux parlementaires fussent suspendus pendant quelques jours pour permettre à la chambre et à l'opinion publique de se remettre des émotions des dernières séances. Et ce n'est pas une des moindres singularités de cette époque, que, après de telles secousses, tous les partis acceptent cette trêve avec satisfaction. La révolution poursuit son œuvre pacifique, car il n'y a eu que des opinions vaincues.

Dans la presse libérale il y a eu une sorte de tolle contre les 36 et aucun sarcasme ne leur a été épargné. Il nous sera permis au contraire de voir dans cette manifestation un incident honorable pour la chambre, avantageux pour le gouvernement. Je réserve votre avis ; je vous demande d'exposer le mien.

Avant la formation du Cabinet du 2 janvier, il existait dans la chambre une majorité compacte qui avait suivi dans ses transformations la politique indiquée par M. Rouher et M. de Forcade. Cette majorité plaçait avant toutes considérations de détails son dévouement à l'Empire. Elle se désorganisa quand le nouveau Cabinet arriva aux affaires : les uns restèrent attachés aux principes du passé ; les autres crurent que leur dévouement à l'Empire les obligeait à soutenir l'Empire dans sa voie nouvelle. Vint le jour de la lutte ; la scission devait éclater. On a dit que les 36 n'étaient que les instruments d'une intrigue rouhriste ; je crois qu'il faut voir les choses de plus haut.

Que serait-il arrivé si toute la droite, sans une exception s'était ralliée, aux déclarations des ministres de l'Intérieur et de la Justice ? Nul n'aurait cru à cette conversion. Quand le ministre de la Justice est venu déclarer au nom des membres du Cabinet qu'ils ne pouvaient renier leurs opinions de députés, les membres de la droite se sont fait honneur à eux-mêmes en affirmant les leurs. Concevrait-on le Cabinet s'appuyant sur des hommes qui auraient, à la première sommation, abandonné leurs positions ; et quelle serait la valeur d'un tel soutien. Le mot de M. Guizot sera toujours vrai : on ne s'appuie que sur ce qui résiste.

Le résultat de la bataille parlementaire de cette semaine, le voici : depuis le commencement de la session, les votes sur les diverses questions avaient démontré l'impuissance de la gauche ; ceux de cette semaine ont démontré l'impuissance de la droite. Un gouvernement nouveau est né, il s'établit, il se consolide chaque jour. N'était-il pas nécessaire, à moins de rendre indispensable une dissolution immédiate, qu'il se constituât une majorité nouvelle ? La révolution s'est faite dans le gouvernement, il fallait qu'elle se fit dans la chambre. Il y a donc maintenant deux oppositions : celle de droite, celle de gauche, avec une majorité compacte au centre. Les positions parlementaires sont donc bien nettement dessinées.

Je vous ai dit, il y a deux jours, que l'Empereur approuvait le Cabinet et était parfaitement résolu à le soutenir. Un bruit tout contraire a couru ; il était motivé par un article de M. Duvernois ; un des 36, dans le *Peuple Français*, qui n'était que le reflet de la pensée impériale. Tout ce que j'entends dire tend à prouver que ce bruit est absolument faux. L'Empereur a écrit au comte Daru une lettre dans laquelle il le félicite du discours qu'il a prononcé mardi. D'un autre côté on assure, que l'Empereur, dans la réunion du Conseil des ministres qu'il a présidée hier, a approuvé complètement la conduite du ministère.

Du reste, la révolution ne s'est pas faite seulement dans les principes, elle s'est faite aussi dans les pratiques, dans les mœurs du Gouvernement. Pour s'en convaincre il suffit d'ouvrir les yeux et de voir rentrer dans le monde officiel tous les hommes qui en avaient été systématiquement tenus à l'écart depuis un nombre d'années. Il suffit de parcourir la liste des personnes qui assistaient au dîner du ministre de l'Instruction publique ; d'énumérer les hommes politiques qui virent au bal du ministère des affaires étrangères. Ce bal a été marqué par un autre fait considérable, la présence de l'archiduc Albert, le vainqueur de Custoza. Pendant que les jeunes gens dansaient, les diplomates faisaient de la politique ; et l'on disait dans les groupes que l'alliance de l'Autriche et de la France est un fait accompli ; que les deux puissances se sont en outre assurées le concours éventuel de la Turquie et de l'Italie.

La France n'est donc plus isolée en Europe ; ses alliances sont le plus sûr garant du maintien de la paix générale. Ce fait coïncide avec le raffermissement de la tranquillité à l'intérieur. Le ministère, qui en moins de deux mois est arrivé à ce double résultat, n'a donc pas perdu son temps. On dément le bruit de la disparition du *Public*. Les bailleurs de fonds se sont résolus à de nouveaux sacrifices.

CH. CAHOT.

On nous communique l'appel suivant, qui vient d'être adressé au commerce de Paris : Le Corps législatif est saisi de deux propositions, qui ont pour objet de modifier notre système électoral en matière commerciale.

Il s'agit de savoir si l'élection aux tribunaux et chambres de commerce doit demeurer le privilège de quelques-uns, ou si le temps n'est pas venu d'appeler tous les commerçants à y participer. Cette question est d'un grave intérêt pour le commerce, et aucun de ses membres ne saurait demeurer indifférent ni étranger à sa solution.

C'est dans cette pensée que nous convoquons tous les commerçants notables et non notables à une assemblée générale dans laquelle notre régime électoral commercial sera exposé et discuté en vue des réformes proposées.

La réunion aura lieu le lundi 7 mars prochain, à deux heures très précises de l'après-midi, dans la salle de l'Alcazar, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 40.

Nous comptons sur la présence de tous ceux qui comprennent comme nous que le commerce doit désormais s'occuper lui-même de faire connaître ses besoins et d'exprimer ses vœux.

Les membres de la commission d'initiative. Nota. — On peut se procurer des lettres d'entrée chez tous les membres de la commission.

Chronique locale & départementale

M. Thomin, commissaire de police à Lille, est nommé commissaire central à Roubaix, en remplacement de M. Wallet.

Le Journal officiel publie au sujet des monnaies pontificales, un article qui, sur le fond même de la question, ne fait que résumer les observations présentées il y a deux jours au Corps législatif, mais qui se termine par un avis intéressant le public, et que nous nous empressons en conséquence de reproduire :

« Si les caisses publiques, dit le Journal officiel, doivent être fermées aux monnaies romaines, rien ne s'oppose à ce que les comptables du Trésor prêtent leur concours aux détenteurs de ces monnaies pour leur faciliter les moyens de s'en débarrasser et leur en tenir compte, avec la moindre perte possible. En conséquence, le public est prévenu qu'il pourra obtenir l'échange des pièces divisionnaires pontificales, au bureau de change des hôtels monétaires de Paris et de Strasbourg ; et que tous les receveurs des finances et percepteurs se chargeront, jusqu'au 30 avril prochain, de transmettre sans frais aux deux hôtels monétaires, celles de ces pièces dont les particuliers voudront obtenir l'échange au prix de 91 centimes par franc, qui leur sera compté immédiatement. »

Chacun sait que le farcin est une espèce de gale ou de rogne qui s'attache aux chevaux et aux mulets, et occasionne les plus graves accidents si l'on ne se hâte de porter remède au début de la maladie.

Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que cette redoutable affection est, paraît-il, transmissible comme le charbon, par contagion, et qu'il faut prendre les plus grandes précautions lorsque l'on doit donner des soins à des animaux affectés de cette gangrène.

L'Echo du Nord rapporte qu'un jeune homme, entouré de l'estime générale et qui s'est trouvé tout récemment dans ce cas à Halin, faisait avec la main nue des frictions sur les tumeurs de son cheval malade ; au bout de quelques jours, survint l'enflure de la main, puis du bras, et, sans délai, la mort après d'incroyables douleurs. La semaine dernière a eu lieu l'enterrement ; toute la ville y assistait ; il avait fallu en hâter les funérailles à cause des progrès rapides de la décomposition.

Reprendre l'enseignement d'Instruction dans les campagnes, c'est le meilleur moyen

de prévenir le retour de ces affligeants récits.

Les journaux de Lille annoncent que samedi des ouvriers opérant des fouilles dans un champ situé près du chemin de Ronchin, ont encore découvert un assez grande quantité d'ossements humains, qui proviennent sans nul doute, comme les précédents, du siège de 1792. Ces ossements ont été transférés au cimetière du Sud.

Un bien regrettable accident est arrivé samedi soir au Grand Théâtre de Lille pendant la répétition de la *Reine-Margot*. Un fusil chargé à poudre est parti inopinément des mains de M. Lavigne, régisseur, et la charge a frappé en plein visage M. Paulus, troisième rôle. M. Paulus a été gravement blessé aux yeux et au front. Malgré la gravité des blessures, on espère qu'elles n'auront pas de suites fâcheuses pour l'artiste. Cet accident amènera sans doute un changement dans le spectacle d'aujourd'hui.

A propos de cet accident, on nous informe que le soldat blessé à la tête dans une des dernières représentations de *Patrie*, est mort à l'hôpital des suites de sa blessure.

Le nommé Vancraguet Jean-Baptiste-Joseph, âgé de 48 ans, né à Tourcoing, commissionnaire, demeurant à Roubaix, a été arrêté et conduit hier matin à la maison d'arrêt de Lille, sous l'inculpation de vol d'une montre au préjudice de la dame Vignon et d'une montre avec sa chaîne dans la maison et au préjudice de M. Goudinot, de Roubaix. Vancraguet a déjà subi trois condamnations pour vols et vagabondage.

Nous signalons, dit le *Mémorial de Lille*, un truc imaginé par un monsieur qui se fait des ventes en fouillant dans les poches d'autrui.

Vous suivez tranquillement votre chemin dans la rue ; vous voyez sur le trottoir un gant tout neuf ; vous vous baissez, vous ramassez cet objet, et vous regardez autour de vous, cherchant si quelqu'un ne viendra pas réclamer son bien. Alors accourant un personnage à la mine des plus respectables et tout de noir habillé, qui prend le gant, vous remerciez avec effusion et vous tenez la main à plusieurs reprises pour vous témoigner toute sa reconnaissance.

Vous êtes étonné de tant de démonstrations pour une chose aussi naturelle, mais, cela vous donne une confiance illimitée dans l'honorable citoyen. Comme vous suivez tous deux la même rue, ce dernier engage la conversation et, au moment de vous quitter, vous fait mille politesses. Vous êtes ravi ; mais en rentrant chez vous, vous constatez la disparition de votre porte-monnaie.

La presse espagnole s'est indignée contre l'annonce de la prochaine représentation d'un drame intitulé *Trappmann*, écrit par un auteur de grand talent et poëte léger on a fait de grands frais de mise en scène.

Il paraît que dans cette œuvre on a déployé beaucoup de savoir-faire et que l'on dit d'un effet saisissant, on a poëtié le type de l'assassin en lui prêtant des sentiments de fantaisie qui seraient acceptables s'il s'agissait d'un type imaginaire, mais qui sont une offense à la morale publique dès qu'il s'agit de l'horrible scélérat que nous ne connaissons que trop.

Un crime atroce vient d'être commis dans une des stations de la ligne du Nord, à Guil-

laucourt (Somme), située entre Rozières et Villers-Bretonneux. Un facteur de la Compagnie a été assassiné, la nuit, dans le bureau du chef de station. La malheureuse victime a reçu vingt-sept coups de serpe dans la région du cou ; la tête était séparée du tronc. Le vol a été le mobile du crime. L'assassin, après s'être débarrassé de sa victime, a fracturé la caisse où il n'a pu trouver qu'une vingtaine de francs. On assure que le chef de station, couché dans sa chambre, située au-dessus du bureau, n'a rien entendu. Le scélérat s'enfuit, dit-on, depuis hier entre les mains de la justice.

Les journaux de Saint-Omer annoncent que le ministre de la guerre a décidé la formation d'un camp annuel à Heffaut.

Ce camp commencera dès le mois d'avril, après la rentrée des semestriels.

Il restera ouvert jusqu'au mois de septembre, et les régiments désignés pour en faire partie seront exercés spécialement à l'école du tir.

Le camp se composera d'une brigade d'infanterie et d'une section de soldats du génie. Cette brigade, formée des troupes en garnison dans les places du Nord, sera remplacée par une autre brigade, dès que les exercices seront terminés.

Le camp ne comprendra d'abord que 4,000 hommes ; mais cet effectif pourra être augmenté plus tard.

Le tribunal civil de Saint-Omer, sous la présidence de M. Caron de Fromental, a procédé, avant-hier, au tirage du conseiller général qui devra faire partie de la haute-cour de justice constituée pour juger le prince Pierre Bonaparte.

Le nom sorti de l'urne est celui de M. Elie Bret, notaire à St-Omer, membre du conseil général pour le canton de Faquemongues.

Pour la chronique locale, Alfred Renoux.

FAITS DIVERS

Pourquoi ne pas publier le nom de ce bienfaiteur de l'humanité ?

Une nouvelle bouée vient d'être expérimentée à Toulon.

L'appareil, ayant formé d'une bouée ordinaire, renferme une composition de phosphate de calcium qui s'enflamme en tombant à la mer, et plus l'appareil est mouillé et secoué par les lames, et plus la flamme devient vive et brillante. Au lieu de lancer une fusée qui durait à peine quelques minutes, lorsqu'elle ne ratait pas, la nouvelle bouée produit une lueur éclatante qui dure plus d'une heure.

Un homme tombé à la mer pendant la nuit a tout le temps nécessaire pour s'accrocher à l'appareil et attendre des secours qui peuvent se diriger à coup sûr sur le feu indicateur. Ce jet de flamme qui sort de la bouée éclaire mais ne peut pas brûler l'homme en perdition.

C'est un chef-d'œuvre destiné à rendre des services inappréciables dans les sinistres maritimes.

On dit que le gouvernement nommera Mgr Groussin, évêque de Grenoble, à l'archevêché de Lyon, en remplacement du cardinal de Bonald.

Le prince impérial, qui dessine très-agréablement, vient de terminer son propre por-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 MARS 1870.

— 11 —

LA ROSE BLANCHE

par Louis ÉNAULT.

VIII

(Suite).

William s'assit sur la table voisine de celle où l'on avait servi le souper de Flavio. Notre héros, sachant qu'il avait devant lui un des marins du *Fulton* ne demanda pas mieux que de faire connaissance. Les Américains sont assez coulants sur le chapitre de la représentation, et les relations se nouent avec eux plus facilement qu'avec les Anglais. Flavio se pencha vers William et dit le premier : « Bonjour, monsieur William était le premier à venir à bord du *Fulton*. »

« Vous avez encore des places à bord ? lui demanda-t-il.

— Il y a toujours des places sur un steamer américain, répondit le jeune homme en riant ; quand il n'y en a plus, il y en a encore ? Est-ce que vous venez avec nous ?

— Oui ; mais je n'ai pas retenu de cabine, et l'on n'a pu m'en assurer à l'agence.

— C'est mon affaire, dit le jeune homme. Nous en réservons toujours quelques-unes pour les voyageurs de distinction qui arriveraient au dernier moment.

M. d'Auriac salua.

« Venez à trois heures et demandez-moi. — J'irai plus tôt, répondit Flavio, et même, si vous le permettez, je réclamerai de vous un nouveau service.

— Parlez ! — Je voudrais n'être pas vu des passagers qui s'embarqueront demain.

— Affaire d'extradition ? demanda l'Américain en jetant un regard perçant sur M. d'Auriac.

Non, répondit celui-ci, affaire de cœur. — Ah ! c'est autre chose... Une femme mariée ? — Jamais ! Une jeune fille. — Pour le bon motif ? — Pour le meilleur : un mariage d'amour ! — Je suis votre homme ; venez quand vous voudrez. — Le lendemain, à deux heures, Flavio payait

sa place et s'installait sur l'arrière du *Fulton*, dans une cabine à un seul lit dont il possédait le verrou.

A quatre heures précises le *Fulton*, levait l'ancre, et s'enfonçait dans les méandres onduleux du golfe de Mersey.

Vers le soir, il était dans les eaux de la mer d'Irlande. Du côté de Dublin, le soleil descendait lentement dans une gloire de nuages d'or et de pourpre, que l'on ne retrouvera jamais sur la palette d'aucun peintre. Vers l'est, les côtes dentelées de Cornouailles s'effaçaient peu à peu et disparaissaient dans l'azur assombri du soir. C'était l'Europe qui s'enfuyait.

La mer était unie et calme, et majestueusement le vaisseau glissait sur les flots endormis ; c'est à peine si l'on entendait le léger remous des petites vagues au flanc du navire emporté par son hélice invisible.

Honorin prenait le thé avec Max et le capitaine, jeune yankee fort civilisé, qui faisait galamment les honneurs du *Fulton* à la chanteuse.

Hélène était allée s'asseoir à la poupe, toute seule ; elle se sentait triste à mourir... Pour les âmes vraiment aimantes, ces premières heures de l'absence ont une amertume cruelle ; la séparation est plus qu'une douleur ; c'est une angoisse que rien ne soulage, et qui ne trouve le calme qu'après s'être épuisée par sa violence même.

Tant qu'elle était restée sur la terre d'Eu-

rope, Hélène avait conservé comme une secrète espérance de revoir encore Flavio ; elle sentait maintenant que tout était fini. Se retrouve-t-on après trois mois, et comment se retrouve-t-on ? Elle creusait de plus en plus l'abîme de ses pensées et n'y rencontrait que le découragement et la tristesse.

Penchée sur l'appui du bordage, elle suivait d'un œil distrait et vague le sillon d'écumée argentée, où la barre du gouvernail soulevait et remuait par boisseaux les saphirs, les rubis et les émeraudes, étincelantes et liquides ; pierres de l'écrin de la mer, faites d'une goutte d'eau et d'un rayon de lumière. Son châte détaché tombait à moitié de ses épaules, et elle ne s'apercevait pas que le vent du soir jouait dans ses longs cheveux à demi-dénoyés. Elle appuyait sa tête sur une de ses mains, l'autre retombait languissamment le long de son corps ; de grosses larmes roulaient sur ses joues silencieusement.

Tout à coup elle sentit comme un frôlement léger de feuilles sèches sur sa main ; elle la retira vivement, baissa les yeux, et vit sur genoux la rose blanche qu'elle avait donnée la veille de son départ. Elle se retourna par un mouvement si prompt, qu'elle se trouva tout à coup dans les bras du jeune homme, et dans une seule et rapide étreinte elle éprouva plus d'émotions que sa vie entière n'en avait connu... Mais bientôt, rougissante et confuse, elle se dégagea de

la douce étreinte, ramena son châte sur sa poitrine en frissonnant, et, déjà souriante à travers ses pleurs, elle lui tendit ses deux mains, qu'elle laissa dans les siennes.

« En voilà deux qui s'aiment, dit le vieux matelot du gouvernail en essayant ses yeux. — Après cela, c'est beau et jeune ! »

Hélène et Flavio goûterent un moment cette joie du revoir, si profonde et si ardente qu'elle paie avec usure toutes les douleurs humaines... mêmes celles de l'absence. Ils ne se parlaient guère ; seulement, de temps en temps, Hélène, doucement, fermait ses yeux comme pour retrouver en elle cette image tant aimée.

— Vous êtes là ?... lui dit-elle enfin ; c'est vous ? — Oui c'est bien vous et je doute encore. Ah ! ce qu'on désire arrive donc quelquefois ?

— J'ai bien souffert, Hélène ! — Et moi ! — Je ne pourrais plus vivre sans vous... J'ai tout laissé pour vous suivre, et maintenant je ne vous quitterai plus.

— Oh ! dites cela, encore ! Vous le dites si bien, et j'aime tant à l'entendre !

— Je me suis souvenu, répondit Flavio, d'un passage de vos lettres où vous me disiez : « Peut-être qu'en marchant bien longtemps, on finit par être seul ! » — Pas sur le pont d'un bateau à vapeur, dit-elle avec un sourire pâle. Chez cette nature délicate, la joie même était craintive.

(La suite au prochain numéro.)